

Mathieu Bernard: C'est l'une des premières choses que l'on a vu sur les extraits du reportage "Clivage(s). Est ce que pour vous, Monsieur Muller, c'est une évidence que le système n'est pas adapté?

Baptiste Mueller: Le système suisse de formation professionnelle est un très bon système qui nous est envié partout dans le monde. Il fonctionne globalement extrêmement bien puisque l'insertion à la sortie du CFC ou de la poursuite d'études supérieures est incroyablement bonne sur le marché de l'emploi par rapport à d'autres pays qui connaissent un chômage des jeunes jusqu'à 25 ans beaucoup plus élevée. Je me souviens qu'à l'époque il y avait jusqu'à 52 % de chômage des jeunes en Espagne. En Suisse, on n'a pas du tout ces phénomènes. Donc au fond, on a un système qui est vraiment très bon, mais ça ne veut pas dire qu'il est parfait. Et effectivement, je pense que la transition 1, la transition entre l'école obligatoire et l'entrée sur le monde de travail, est l'un des points de difficulté de notre système de formation.

Il y a plusieurs choses, c'est multifacette. Il y a des enjeux d'orientation professionnelle, des enjeux systémiques. Est-ce qu'assez de gens vont suivre cette voie de formation professionnelle/générale? Pourquoi est ce qu'autant de jeunes aspirent à suivre la formation générale?

Est ce que ce n'est pas parce que c'est trop difficile de faire un choix quand on a quatorze ou quinze ans? On a l'impression qu'en allant au gymnase ou en école de culture générale, on ne fait pas un choix, on remet ça à plus tard. C'est une pression énorme sur les jeunes d'avoir l'impression de choisir une profession pour toute sa vie alors que ce n'est pas du tout le cas en réalité quand on fait un CFC. Je n'exerce pas la profession que j'ai apprise durant mon CFC alors que je n'ai que 31 ans. C'est l'un des points de difficulté du système et je suis content qu'on ait cette table ronde aujourd'hui pour pouvoir l'aborder un peu plus longuement.

Mathieu Bernard: Très bien, merci pour votre réponse. D'ailleurs vous, Monsieur Hungerbuehler, quel est votre point de vue ? Est ce que pour vous c'est une évidence ou vous le voyez un petit peu différemment?

André Hungerbuehler: L'homme a toujours envie de prévoir la suite, et cela de manière déterminée. On est fait comme ça, ce n'est pas grave. Il y a des périodes où quand on doit choisir, il est difficile de le faire. Il faut laisser aux jeunes la possibilité d'essayer, puis, éventuellement de se tromper. Ce n'est pas dramatique, il faut arrêter de croire que c'est la fin du monde si cela arrive.

André Hungerbuehler: Si on ne laisse pas cette opportunité, la personne n'ose parfois pas choisir. Je crois qu'à cette période-là, ce qui est nécessaire c'est oser.

Je trouve que ce système de l'apprentissage fonctionne plutôt bien. C'est bien de valoriser l'apprentissage. C'est nécessaire mais on ne perçoit pas toujours l'exigence qu'il y a dans les apprentissages. Il y a une vraie exigence qu'elle soit au niveau des études ou de la pratique. Ce que je craindrais, c'est que l'on oppose les études à l'apprentissage. Je trouverais ça extrêmement regrettable. Avoir beaucoup de jeunes aux études, c'est chouette. ET avoir beaucoup de jeunes en apprentissage, c'est chouette aussi, mais ça n'a pas les mêmes conséquences et pas les mêmes implications.

Pour les jeunes qui entrent en apprentissage, cela leur permet de tester à la fois la pratique et la théorie. C'est la seule voie qui le fait de manière aussi puissante. Cela permet de gagner des sous, ça permet d'avoir une autonomie plus rapidement. Ça permet aussi d'accéder à des HES ou à des écoles supérieures.

Par ailleurs je trouve intéressant de relever, lorsque l'on encense l'apprentissage, que l'on cite souvent comment continuer ensuite par des formations supérieures. Donc on nous dit à la fois que c'est une voie à privilégier et comment en sortir. Donc c'est bien ou c'est pas bien?

Je trouve que c'est les deux, en fait. On est dans des mondes où la contradiction existe. Dans la problématique du choix c'est aussi cela. Quand on choisit des choses, on ne prend pas d'autres choses. Et c'est ça qui est difficile pour des jeunes. A un moment donné, il faut choisir, donc abandonner certains éléments. Et ça n'est simple pour personne. Ce n'est pas seulement vrai pour le métier, c'est vrai pour la voiture, les partenaires, face à la vie...

Mathieu Bernard: C'est vrai que l'on a cette référence qui dit que l'on aimerait un peu tout. Choisir finalement, c'est aussi renoncer. L'apprentissage existe depuis longtemps en Suisse, si longtemps que potentiellement il aurait vieilli. Est ce qu'il aurait vieilli, Monsieur Müller?

Baptiste Mueller: Je ne crois pas qu'il ait vieilli parce qu'au fond, c'est un système qui évolue. D'ailleurs, la Confédération a un projet qui s'appelle la formation professionnelle 2030 pour continuer à faire évoluer le cadre qui régit l'apprentissage, pour être sûr qu'il correspond encore aux enjeux actuels. Les principales difficultés de l'apprentissage, c'est qu'effectivement c'est un système qui date d'il y a longtemps.

Baptiste Mueller:

Déjà au Moyen âge, on voyait le système de compagnonnage. On allait dans les entreprises pour apprendre les techniques, même dans l'entier de l'Europe. Puis on revenait et on était vraiment un adulte une fois qu'on avait appris comment poser des pierres en Italie.

Ce qui est difficile, c'est que le monde aujourd'hui évolue de plus en plus rapidement, il est de plus en plus complexe, de plus en plus incertain. L'apprentissage est un système qui est assez rigide, mais il est fait d'une façon où il est proche des besoins des métiers. Avec les révisions d'ordonnances qui sont faites tous les cinq ans et qui sont conduites essentiellement par les organisations du monde du travail, on s'assure d'avoir un système qui met les compétences par rapport aux besoins actuels et futurs des entreprises, et c'est ça vraiment la force de l'apprentissage. Des fois certains métiers sont un peu en retard sur les pratiques actuelles, c'est clair. Mais voilà, dans l'essence, ça fonctionne quand même assez bien parce qu'il y a ces révisions régulières des professions et des nouvelles professions qui émergent où il y a des nouveaux besoins.

Mathieu Bernard:

Sauf erreur dans votre article (Apprenti à 15 ans : rien de plus normal), vous dites que se tromper, ça fait partie de l'apprentissage. Ne pas y arriver du premier coup, ça en fait partie. Apprendre les rudiments du métier, ça en fait partie également. Mais aujourd'hui, dans cette conjoncture, on parle de rentabilité et de problèmes économique. Ça crée une sorte de peur et est ce que ça défavorise l'apprentissage? Etant dans l'insertion et en contact les entreprises, j'entends souvent "je n'engage que des personnes déjà formées à cause de l'énergie que ça coûte". Est ce que ce ne serait pas un clivage qui était inexistant avant?

Baptiste Mueller:

On n'a pas tant que ça un problème d'offre de places d'apprentissage qui viennent des entreprises. Fondamentalement, c'est plutôt les entreprises qui, dans certains secteurs, ont de la peine à trouver des apprentis. Il y a forcément des entreprises qui vont tenir le discours "je n'ai pas le temps, je ne veux pas former un apprenti, etc.". Si cela devient systémique au niveau d'une branche, c'est un vrai problème parce que le métier, la branche économique qui est responsable de former sa propre relève ne le fait pas. Et si elle ne le fait pas, personne ne va le faire pour eux. Et ça, c'est vraiment une vision à court terme. En tant qu'organisation économique, au Centre Patronal, on milite auprès des branches spécifiques pour leur dire de s'engager dans la formation professionnelle. C'est l'un des piliers essentiels de l'engagement des associations professionnelles et il faut continuer à le faire.

Public: Il me semble que ces 20-30 dernières années l'apprentissage a vraiment été dénigré pour la voie des études, pour partir sur des voies académiques. Et puis là, tout d'un coup les entreprises se rendent compte qu'on est en manque de personnel, donc on essaye de rattraper un peu le coup.

Ce que j'ai pu constaté, c'est que malgré tout, c'est les élèves qui sont en fin de gymnase ou en rupture de gymnase qui phagocytent toutes les places d'apprentissage qui avant étaient réservés aux derniers de la classe. Maintenant, celui qui est au fond de la classe a assez peu de chance parce il va se faire piquer sa place d'apprentissage par un échec en troisième année de gymnase. Est-ce que vous pensez que Lift est là pour pallier à ce genre de lacune?

Aude Métrol: C'était l'idée en tout cas de donner le coup de pouce à ceux qui, à priori, n'ont pas toutes les bonnes chances pour trouver un apprentissage. Et de fait, ça fonctionne parce que qu'il peuvent valoriser les expériences acquises, même par rapport à quelqu'un qui a des super bonnes notes. Les compétences acquises peuvent rehausser le dossier de postulation et mener jusqu'à l'entretien. Il y a aussi le fait de pouvoir valoriser le réseau, ça, ça aide.

Il n'y a pas que Lift qui s'engage pour les jeunes, il y a tout le travail de l'orientation ainsi que d'autres mesures qui interviennent déjà à l'école. C'est tous ces coups de pouce, en fait, qui vont tenter de permettre au plus grand nombre de trouver un apprentissage à quinze ans, à seize ans et pas à 18 ans ou à 20 ans. Parce que c'est sûr que les plus âgés, avec des bonnes conditions, de bonnes compétences, à priori, vont trouver. L'enjeu, c'est de soutenir ceux qui risquent de ne pas trouver facilement.

André Hungerbuehler: Je crois qu'il faut mettre à l'épreuve les représentations qu'on a des gens, des faits. Et Lift le fait ainsi que Jobtrek. Quand je débute, je me rappelle un conseiller qui disait "On ferait mieux de choisir un patron qu'un métier". C'est assez intéressant comme réflexion. Avoir des lieux de rencontre me paraît assez essentiel. Pour pouvoir choisir, il faut pouvoir connaître.

Public: C'est l'avantage des stages.

André Hungerbuehler: Pas seulement des stages, il y a aussi les salons des métiers ou les infos métiers. Il y a un tas d'opportunités qui sont offerts aux jeunes pour qu'ils puissent aller sur le terrain, voir les choses. Il reste qu'avant, c'était plus facile de voir un chantier, maintenant on a des palissades. Du coup c'est compliqué de voir ce que les gens y font.

Mathieu Bernard: Marc Chablaix, vous êtes enseignant à Bercher. Vous avez contribué à y amener le projet lift. Est ce que c'est une réalité que vous vivez? Est ce que l'école ou le monde scolaire et l'éducation poussent plutôt aux études ou à l'apprentissage? Quelle est la voie et le ton que vous donnez dans l'école?

Marc Chablaix: Avant d'être enseignant, j'étais entrepreneur. Quand j'avais engagé mon premier apprenti, le premier jour, je lui avais appris à utiliser un transpalette. Et le deuxième jour, il est venu vers moi. J'étais au téléphone et il avait une question urgente. Il s'est passé plus d'un quart d'heure pendant lequel tout à coup un transporteur est arrivé. Je lui ai dit d'aller utiliser ses compétences, d'utiliser le transpalette, de décharger et non, il ne pouvait pas. Alors je l'ai fait avec le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule. Peut être après un quart d'heure, je lui pose la question pour savoir ce qu'il se passe? Puis là, il me demande s'il peut aller aux toilettes ! Et là, je me suis dit : l'école fait quoi en fait?

On parle de clivage? On passe d'un monde où finalement il y a une certaine discipline, où on apprend peu l'autonomie ou le travail en groupe. L'école est peut-être un petit peu plus lente à se transformer que le reste de la société. Il faut se mettre aussi à la place d'enseignants qui n'ont peut être pas eu l'envie ou la possibilité de découvrir le monde privé. Ils se retrouvent à vendre un monde qu'ils ne connaissent pas vraiment !

Je le vois avec mes collègues. Ce n'est pas évident de dire « va faire des stages » alors qu'il n'en ont jamais fait ! Qu'ils ont fait le gymnase, l'uni et sont, finalement, resté tout le temps à l'école ! Parler d'un monde que l'on ne connaît pas, ça ne va pas de soi. Finalement, vous pouvez avoir appris des choses incroyables sur la cuisine et vous en parlerez super bien parce que vous avez lu le bouquin, mais si vous n'avez jamais cuisiné, c'est compliqué d'en parler en connaissance de cause.

L'école a un système, des codes, des manières de fonctionner complètement différents des ceux des sociétés. Et donc moi j'ai quand même des inquiétudes. Je suis désolé d'aller contre ce qui a été dit.

Il y a de plus en plus de contrats d'apprentissage qui explosent en première année. On est passé par une ère covid dévastatrice. Nous, on les voit les jeunes à l'école « No future », plus d'envie, plus de motivation. Il y a un monde qui change, mais il change pas forcément pour quelque chose de plus serein ou plus chouette.

Marc Chablaix:

J'ose citer quelques chiffres : à l'âge de 35 ans, il y a 0,1 % d'écart de salaire entre des gens qui ont choisi une voie gymnase/université versus une voie d'apprentissage. Ils ont le même salaire ! Alors évidemment, il y a des banquiers et d'autres professions libérales qui tirent le salaire vers le haut, mais il y a aussi des professions universitaires où il n'y a simplement pas de débouchés, avec des salaires relativement réduits et l'un dans l'autre ça s'égalise. C'est les statistiques de l'OFS 2021. Il y a des images qui ont la tête dure auprès de certains parents !

Je suis aussi d'accord pour dire que les études c'est bien, il ne s'agit pas de les mettre au pilori. Ce qui m'inquiète beaucoup plus, c'est l'école de la transition. Des jeunes qui n'avaient rien envie de faire dans leur vie se retrouvent ensemble à faire une année supplémentaire pour aller vers une transition qui arrivera à 17 ans. L'âge d'entrée moyen en apprentissage est passé de 15,2 à 17,4 ans en moins de dix ans !

Quand on rentre au gymnase, le gymnase ne dure pas trois ans, il dure six ans ! Parce que à la fin du gymnase, on a un papier qui ne sert à rien, si ce n'est à choisir une fac qui dure aussi trois ans !

Des entreprises ne trouvent pas d'apprenti ! Aujourd'hui, il y a plus de 20 000 places d'apprentissage qui manquent d'apprenti en Suisse ! 20 000, c'est colossal, c'est quasiment la ville d'Yverdon. Si on expliquait un tout petit peu mieux les différents chemins, peut-être qu'on aurait des chiffres un peu différents.

Il y a beaucoup de choses qui sont mises en place comme les SwissSkills. Mais n'empêche qu'effectivement, il y a des difficultés à vendre l'apprentissage auprès des jeunes. C'est vraiment dommage. Moi je milite avec le projet Lift, notamment pour que ça se fasse.

Pour que vous compreniez quand même juste de quoi on parle, sur une volée de cent-vingt jeunes qui font partie des différentes de classes VP et VG dans un petit collège comme Bercher, qui a une moyenne assez similaire à la plupart des collèges secondaires du canton, seuls 6 profitent de Lift. Lift, c'est un moyen extraordinaire mais six sur cent-vingt c'est pas beaucoup (5%).

Mathieu Bernard:

On parle ici de Lift qui est qui est une des voies, un des débouchés d'insertion ou de préparation à un milieu professionnel. On parle de transition, de fin de scolarité, de ne pas savoir où on en est, l'impression de faire des études pour rien. Et toi Leon, comment tu t'es senti à la grande porte du milieu professionnel ?

Leon Gonçalves: Qu'on était plus petit, il y avait la journée des métiers où on allait avec nos parents dans leur lieu de travail. Et après, jusqu'à la fin de l'école, il y a eu un vide, on a plus parlé de ça, c'est dommage. En 11^e année, on avait quelqu'un qui venait nous expliquer un peu « orientation.ch », des choses comme ça, mais il n'y a pas eu vraiment de suivi après pour nous aider. Dans ma classe il y avait une seule personne qui voulait faire un apprentissage, personne d'autre. Moi personnellement, je me suis retrouvé sans savoir ce que je voulais faire.

Mathieu Bernard: Est ce que tu as l'impression qu'il y avait un effet de groupe qui était important ; parce que tu dis que quelqu'un voulait faire un apprentissage, mais du coup, ce n'était pas assez pour que ça influence le reste de la classe ?

Leon Gonçalves: Oui voilà. En fait lui savait déjà faire des lettres de motivation et tout, mais ce n'était pas les profs qui nous expliquaient. Donc après, nous les autres, on était un peu délaissé.

Mathieu Bernard: Du coup celui qui savait devenait la référence ! Et du coup, toi, quel chemin as-tu pris pour arriver ici ?

Leon Gonçalves: J'ai fait le rac et, en gros, c'était pour faire du temps parce que je savais pas comment. Enfin je me voyais faire le gymnase parce que je ne savais pas comment arriver à l'apprentissage. Je voulais aller au gymnase, continuer les études en attendant de savoir ce que je voulais faire, en fait.

Mathieu Bernard: On parle de clivage aujourd'hui, de ce fossé entre le milieu professionnel et les jeunes. Toi, si tu devais dire ce trou qu'il y a là au milieu, il est constitué de quoi? C'est quoi les plus grosses choses que tu aurais aimé savoir?

Leon Gonçalves: Par exemple en 11^e, on nous donnait les inscriptions pour le SEMO et les mesures d'insertion, mais on nous expliquait pas vraiment à l'école comment ça se passait en apprentissage. On n'a pas tellement fait de stages. Il y avait un stage obligatoire je crois, dans l'année. On comprenait vraiment pas comment c'était. Du coup, c'était quelqu'un qui faisait un apprentissage, qui venait nous parler.

Mathieu Bernard: Est ce que ce serait juste de dire que le manque d'information crée cette insécurité et que du coup cette insécurité vous bloque, vous stoppe? Est ce qu'il y en a qui aimeraient réagir?

André Hungerbuehler: Moi ça m'interpelle parce qu'à l'orientation on met énormément de choses en place. On s'est mis sur les réseaux sociaux, Instagram, Facebook, LinkedIn, l'orientation vaudoise est présente sur les réseaux sociaux. « orientation.ch » est un des sites les plus visités. Et puis dans toutes les classes de 10^e et 11^e, les conseillers-ères en orientation passent pour informer.

Je rappelle quand même que l'école c'est pour enseigner à la base. Arriver à un diplôme, ça demande quand même de finir un parcours scolaire sur lequel on est évalué. L'école n'a pas pour seule mission de préparer totalement à la vie professionnelle, elle a pour mission de donner l'instruction générale qui permettra ensuite de continuer. Et je vais même encore plus loin. On peut aussi mesurer le développement d'une société à l'aune de l'éducation donnée à ses membres. L'école comme l'apprentissage le font. Les études le font aussi, les trois le font ! Mais évidemment qu'il y a une logique et une suite. C'est pour ça qu'on a des interventions mesurées, ciblées.

Parfois on se désole à l'orientation en se disant « mais tout ce qui est possible et à disposition, comment ça se fait que les personnes ne le prennent pas ? ».

J'ai travaillé à Bercher aussi, j'ai même débuté là-bas. Je me rappelle certains profs qui disaient à l'époque « alors tu verras, quand tu seras en apprentissage ce sera plus dur ! Tu verras comme il sera le patron ! Alors en tout cas, arriver en retard, ça ne passera pas ! ». Même s'il est vrai que le monde professionnel fonctionne avec d'autres règles, à force de dire ça et de ne relever que les aspects les plus rudes, ça ne donne surtout pas très envie de le rejoindre ce monde professionnel. Parce que si c'est aussi menaçant, aussi horrible que ça, pourquoi j'irais me mettre dans un truc pareil ? Et ils ne sont pas fous les jeunes. Ils veulent aussi aller dans un endroit où il y a un intérêt et où ça développe des compétences et des envies. Donc moi je dis aussi aux patrons que je rencontre, mais donnez leur envie ! Je me suis confronté à l'époque avec des cuisiniers par exemple, qui me disaient « on a été traités ainsi dans le « coup de feu ». Je réponds « ..quand vous parlez aux jeunes de cette manière cela ne va pas, ça ne donne pas très envie, et même vous à l'époque, vous n'aimiez pas trop cela ». Heureusement les mentalités évoluent.

Une des difficultés maintenant c'est à la fois la pluralité du choix et l'accélération des choses. Ça c'est extrêmement troublant pour tout le monde. C'est troublant, mais il faut pouvoir avoir des échanges entre les patrons et l'école. C'est important et on met des lieux et on essaye de développer ça pour que ça puisse se faire.

Marc Chablaix:

Les choses évoluent. Il y a des cours maintenant d'approche du monde professionnel. C'est 2 h. de cours depuis la 10^e année. Ça représente quand même 76 h par année, 152 h. sur deux ans, ce n'est pas rien. Il y a un espace maintenant et c'est relativement nouveau. Cela évolue, doit évoluer, continue à évoluer parce que c'est important.

L'école évidemment, est une porte d'entrée pour les savoirs. Mais une des missions principales, et non pas secondaires de l'école, c'est de préparer au monde d'après, qu'il soit dans les études ou dans le monde professionnel. Donc réellement, désormais, la mission, elle a changé. Alors évidemment, pour un enseignant qui a peut être 20-30 ans d'activité, qui arrive proche de la retraite, il voit un monde qui change et voit son métier changer. Et ça ne se passe pas comme ça en claquant des doigts. Il faut du temps pour que les choses évoluent. Et puis enfin, c'est peut être des moments d'échange aussi, tel que celui-ci, qui font prendre conscience à certains enseignants que parfois on n'en fait pas assez dans cette direction là. Je pense qu'on ne peut pas être aujourd'hui enseignant heureux si on se contente de dire que l'entier de nos élèves ont réussi un certificat de fin d'année si on sait que deux ans plus tard, Il y en a 8/24 qui sont allés à l'école de la transition, 3/24 qui ont abandonné en première année gymnase, etc. Finalement, on prépare les jeunes pour l'étape d'après et ça doit être notre préoccupation.

Mathieu Bernard:

J'en reviens à des propos dit précédemment. Est ce qu'on donne le droit d'essayer? J'entends « s'il échoue la première année, eh bien ça nous remet en question » et le discours inverse « on devrait se donner le droit d'échouer une ou deux fois ». On entend des fois dans l'entrepreneuriat « si j'ai raté une fois, j'ai appris pour une deuxième fois ». Leon, lors de ton discours, si j'ai bien entendu, tu n'as pas été spécialement préparé. Ce qui résonne un peu moyen avec le discours de l'école qui dit qu'on doit les préparer.

J'aimerais maintenant parler un petit peu de la motivation des jeunes, de la génération d'aujourd'hui. En toute objectivité, Leon, comment tu sens les jeunes motivés par le travail aujourd'hui? Tu as des amis autour de toi, vous parlez probablement boulot. Est ce que tu sens une motivation? Est ce qu'avant quand tu étais à l'école, les jeunes avaient envie d'aller au travail? On a entendu dans la vidéo « je vais me battre ». Est ce que tu sens ça dans ta génération?

Leon Gonçalves: Ben par exemple, moi mes amis, ceux qui sont au gymnase, ils ne sont pas du tout motivés parce que c'est des journées qui se ressemblent, et il ne savent pas trop quoi faire après. Mais en apprentissage, il y a la question du salaire, d'être autonomes et ça c'est une motivation aussi. Quand j'étais à l'école, c'était des amis qui étaient déjà en apprentissage, qui m'ont donné envie de faire ça.

Mathieu Bernard: On a un deuxième ami qui entre dans la conversation. Rafael, merci de te joindre à la conversation avec nous, ça fait plaisir. Tu es ici à Jobtrek. On a parlé de la motivation il y a deux semaines. Qu'est ce qui te motive ? Tu sens comment la génération aujourd'hui?

Rafael: Ben euh, je suis en cours en bas, entouré de personnes qui sont couchées sur la table ou en train de dormir et ça me motive pas forcément, mais j'essaye quand même de rester accroché. Et pour revenir au sujet d'avant, j'ai été on voie pré gymnasiale donc on m'a toujours dit les études, le gymnase c'est bien.

Surtout, j'avais de la pression de mes parents. Je devais continuer si je voulais avoir un bon salaire. Surtout que je suis né au Portugal et j'ai encore plus cette pression là. En fait, j'ai fini le gymnase, j'ai redoublé une année, j'ai fait une année en psychologie et je me suis rendu compte, qu'en fait, ce n'est pas ce que je voulais faire. Moi je voulais travailler, je voulais essayer de faire des stages, des apprentissages, enfin plutôt des stages maintenant pour découvrir, savoir quelle est ma voie. Et puis c'est pas du tout ce qu'on m'a encouragé de faire et j'aurais quand même bien aimé qu'on me dise les apprentissages c'est bien et les études, les études aussi, mais faut pas se sentir obligé de le faire.

Mathieu Bernard: Est ce que vous, les jeunes, en choisissant un apprentissage, à un moment donné, vous vous êtes senti plus bête que les autres ? Parce qu'on disait à l'époque que les apprentissages, c'était plutôt pour le fond de la classe.

Leon Gonçalves: À l'école, ils nous faisaient ressentir que ceux qui n'avaient pas les points pour le gymnase devaient faire un apprentissage.

Mathieu Bernard: Du coup ce sentiment a été généré en toi par l'école. Et toi ?

Rafael: Comme on en parlait du gymnase, ça revenait à dire que l'apprentissage ce n'était pas bien et qu'il ne fallait pas le faire, à moins qu'on n'ait pas le choix. Et je me rends compte maintenant qu'en fait, c'est tellement mieux. Enfin, pour moi personnellement. Et je sais que ça change de personne à personne. Mais il y a des gens qui se sentent coincés comme moi. Je me suis senti coincé parce que on m'a dit « l'apprentissage c'est pour les nuls ».

Mathieu Bernard: J'ai une question pour vous les enseignants, mais aussi pour la transition. Et en fait, les parents dans toute cette histoire ?

André Hungerbuehler: Entièrement d'accord, c'est l'un des problèmes. Les cercles d'influence sont connus en psycho et dans les problématiques du choix. Pour un jeunes, en premier, il y a souvent les potes ; qu'est ce qu'ils ont fait? Qu'est ce qu'ils m'ont dit? Ils sont où? Une question pertinente serait : est-ce que je connais, dans ma classe, les métier des parents de mes camarades ? En fait pas tellement. Donc rien que dans une classe, il y a une possibilité de connaître des métiers rien qu'à travers cela. Je me rappelle, quand j'étais conseiller, je jouais avec ça en disant « ...bon, on va faire une découverte des métiers grâce à mes potes ; quels sont les métiers de leurs parents ? »

Un deuxième cercle d'influence, ce sont les parents. Comment on intègre les parents dans cette problématique du choix ? Ce n'est pas simple. On y réfléchit à l'orientation, on y réfléchit avec les enseignants. Comment on investit ce deuxième cercle qui est hyper important ? Enfin comment peut-on nous aussi, le troisième cercle constitué par les enseignants-es et les conseillers-ères en OSP nous rendre présent, sans imposer ou tout porter sur nos épaules l'ensemble des choix ? On est des multi partenaires dans ce processus du choix professionnel, même si on a des regards ou des vues qui ne sont pas tout à fait identiques, on a quand même la même idée : permettre au jeune d'identifier une voie de formation qui lui convienne.

Quand je dis que l'école, ce n'est pas fait que pour préparer au monde professionnel, j'ai bien conscience qu'à la fin de l'école, une partie des jeunes entrent dans ce monde professionnel et qu'il va y avoir une transition. Mais le mythe consiste à croire que l'on devrait tout savoir, avoir la connaissance parfaite de la profession au moment où on est à l'école. Il s'alimente et s'auto alimente, mais ça restera un mythe parce qu'il faut l'avoir fait. Il faut bien une première fois !

Et surtout, ça veut dire quoi donner envie ? Pour moi c'est la capacité à rester dans le mouvement de la vie, alors je suis « en vie ». Est-ce que pour moi cette notion fait sens dans le contexte de l'apprentissage ?

André Hungerbuehler: Qu'est ce qui me remettrait en vie si je suis en apprentissage ? Et ce sont rarement les contraintes et les obligations qui nous mettent « en vie ».

Mathieu Bernard: Madame Métral, au travers de Lift, est ce qu'il y a cet échange, cette coordination, quelque chose qui se qui se passe aussi avec les parents? Est ce que vous sentez que les parents poussent derrière pour votre système?

Aude Métral: Par rapport aux jeunes, le public cible lift à priori, si les parents les y poussent, c'est qu'ils ont déjà le réseau, ce qui ne rentre pas forcément dans le public cible de lift. C'est comme si j'ai un jeune qui m'appelle pour dire « j'ai entendu parler du projet, comment rentrer », il a quand même des bonnes compétences, lui qui a réussi à trouver mon numéro de téléphone et qui m'a appelé ! C'est quand même plutôt des jeunes qui n'ont pas forcément ces bonnes conditions. Le réseau, notamment le réseau des parents, il est souvent peu là.

Dans le programme, on est vraiment sur la responsabilisation des jeunes. Donc de fait, on implique pas forcément les parents. Il y a quand même la réflexion de se dire comment on pourrait les impliquer davantage. Surtout pour faire connaître la formation professionnelle, la valoriser, pour qu'on ne se dise pas « c'est la voie de garage », parce que c'est souvent la représentation. Typiquement à Genève, quand on fait ces tables rondes, les jeunes ils disent « moi j'aimerais faire un apprentissage », mais c'est un peu l'horreur pour les parents parce qu'ils ont une mauvaise représentation.

Mathieu Bernard: Quel est le point de vue de l'école ?

Marc Chablaix: C'est vrai que par rapport à Lift, on a aussi les parents autour de la table. Je peux vendre lift aux jeunes en disant « vous voulez gagner de l'argent en dehors de l'école, vous signez là », mais je peux aussi le vendre de manière un petit peu alarmiste en disant aux parents « on a sélectionné votre jeune parce qu'on l'estime en danger par rapport à la formation professionnelle » et puis tout d'un coup vous les poignardez en plein cœur ! « Mon Dieu, qu'est ce qui se passe » etc.

Les parents doivent être partenaires de ce projet. Quand on propose lift aux jeunes, on doit les convaincre. Parce que pour certains stages, ils doivent emmener leur jeune sur le lieu de stage, notamment les professions du bâtiment. Donc là, ce n'est pas évident et on se rend compte à quel point les parents sont des fois pas disponibles pour vous amener une fois un mercredi après 12 h pendant douze semaines sur un lieu de stage. Tout à coup, ça ferme certaines portes. La disponibilité, l'implication des parents n'est pas évidente.

Marc Chablaix:

Il y a autant de jeunes qui sont en souffrance et c'est autant de jeunes qui ont des difficultés à trouver des voies.

Il y a des représentations qui ne sont pas extraordinaires non plus chez les parents, qui ont envie du meilleur pour leurs enfants en fait. Quand j'entendais ton témoignage par rapport à tes parents (Rafael), tes parents, ils veulent le meilleur pour toi en fait. Mais est ce qu'ils ont conscience des choix réels? Les jeunes, vous, vous allez au salon des métiers, on vous donne beaucoup de choses aussi. Mais est ce que les parents, eux, ont vraiment conscience des options ? Et ce n'est pas toujours évident finalement d'avoir cette information qui transite jusqu'à eux. On crée des gymnases à tour de bras, on va en créer un à Echallens, encore un dans le Chablais. Le nombre de gymnasiens explose, mais pourquoi? Parce que c'est juste mieux d'aller au gymnase. Mais réellement, est ce que c'est mieux? Comme je vous l'ai dit, on est pas mieux payé si on va au gymnase/université que si on va en apprentissage. Donc il y a un vrai job à poursuivre à ce niveau là.

Baptiste Mueller:

Pour réagir là dessus, il y a deux publics de parents qui sont les plus difficiles à convaincre. C'est les universitaires qui veulent que leurs enfants répliquent le même schéma qu'eux, qui leur a réussi. Et les gens qui sont issus de l'immigration qui regardent qu'est ce qu'est l'apprentissage dans leur pays, qui est souvent une voie de garage. Donc au fond, c'est ces deux publics là qui sont les plus difficiles à convaincre l'apprentissage.

Et moi, j'ai vraiment l'impression qu'on a vécu en Suisse romande, en particulier dans l'arc lémanique depuis 30 ans, des politiques publiques qui pensaient que finalement, l'émancipation, l'ascenseur social, c'étaient les études longues, les études universitaires. C'était ça, le vrai ascenseur social, la possibilité de l'égalité des chances que chacun puisse réussir. Et en fait, on se rend compte que ça n'a pas du tout marché, que l'université n'est absolument pas un ascenseur social et que ce n'est pas par ce mécanisme là qu'on arrive à avoir des plus hauts salaires que ses parents ou à atteindre un autre statut social. La question du statut social, on peut la remettre en question en soi, mais au fond, ça ne marche pas en termes de revenus. Le vrai facteur de différenciation, c'est la possibilité de poursuivre des formations continues et de continuer à se former, de continuer à affiner ses compétences. C'est ça qui démarque vraiment sur le marché du travail et l'apprentissage, il prépare à ça. Et puis, il doit évoluer aussi pour être plus en modularité avec la formation continue. Je pense, que c'est ça vraiment l'enjeu.

Baptiste Mueller:

Au fond, je pense qu'il y a une prise de conscience générale aujourd'hui de l'importance de la formation professionnelle et l'abandon du « tout le monde » aux études. Ce que je regrette, c'est que dans la réalité des faits, les choses ne changent pas. On pense que quand on a pris conscience du problème, c'est fait. Mais c'est pour les enfants du voisin, mon fils, il ira quand même au gymnase. Voilà, franchement c'est ce que je vois en tant qu'instructeur.

Marc Chablaix:

L'école vaudoise a réussi à faire croire que quand on est deuxième, on est médaille d'argent. Il y a quand même le niveau du haut, puis il y a le niveau du bas. Et puis ça, quand on a onze ans, on a très vite compris si on a gagné ou perdu le jeu intermédiaire. Quand on est dans le jeu du haut, il y a un petit 20 % des jeunes qui font partie des voies VP qui veulent un apprentissage et vous êtes juste pas du tout préparé à ça aujourd'hui.

La lueur d'espoir, parce qu'il y en a une, c'est qu'avec le changement de législature, on a maintenant comme axe prioritaire la promotion de la voie de l'apprentissage, aussi auprès des voies pré gymnasiales. Et ça, ça me fait vraiment plaisir. Alors, on verra maintenant quelles seront les mesures concrètes sur le terrain.

Dans certaines écoles, je ne vais pas les citer, on interdisait aux jeunes en voie de VP de faire des stages, on leur disait vous n'avez pas le droit de faire des stages parce que de toute façon, ça sert à quoi ? vous allez au gymnase ! On a eu l'envie de faire un forum des métiers où les jeunes iraient voir les patrons et c'est le département, il n'y a pas si longtemps que ça, qui a dit « on a pas envie de ça ».

André Hungerbuehler:

Non, je ne suis pas d'accord. Il faut quand même dire des choses qui sont réelles. Par exemple les salons des métiers. J'ai participé très tôt à l'organisation des salons des métiers. J'en ai organisé à Nyon et j'étais dans le premier qui a existé à Lausanne. Il est vrai que le département a eu de la peine à inviter les VP, mais ça n'a jamais été interdit ! C'est vrai que les courriers d'invitation étaient compliqués et moi je militais pour la même chose que vous en disant dans les classes, même en VP, « Si vous voulez choisir des études, regardez ce qui existe, au moins vous pouvez ensuite choisir en connaissance de cause ! ». Ensuite il est vrai que lorsque dans une classe VP dont 80 % prévoient de poursuivre des études, il n'est pas évident de visiter un salon des métiers, ni pour le prof, ni pour l'impression que donnent les élèves aux patrons.

Marc Chablaix: Vous avez mis le doigt sur quelque chose d'essentiel. Il faut avoir une communication, il faut prendre le temps d'expliquer les choses. Et un passage éclair de l'orientation professionnelle de 45 minutes auprès de ces gens là ne suffit pas à mon sens.

André Hungerbuehler: Sur l'Ouest vaudois ça se fait, et je sais que ça se fait aussi ailleurs. C'est une bonne chose que l'on puisse offrir ou ouvrir ces visites à l'ensemble des élèves. Ceci-dit, ça fait quand même des années que l'on offre aussi des ateliers pour les VP sur le thème du choix d'options au Gymnase ou pour savoir « comment faire pour aller en apprentissage » pour les élèves de VP qui le désirent.

Marc Chablaix: Il y a des tonnes de choses qui existent dans l'école pour ça, c'est chouette. Mais oui, on parle de ce qui va pas, mais en l'occurrence, ce n'est pas institutionnalisé partout.

Baptiste Mueller: Faut dire qu'il y a quand même cette nouvelle stratégie de l'orientation professionnelle. Par exemple la nouvelle brochure de l'OCOSP « Je suis en VP et après » qui essaye de casser les clichés qui existent à la fois sur l'apprentissage, à la fois sur le gymnase.

Je fais le mea culpa des milieux patronaux qui sont souvent à dire « C'est la faute des orienteurs professionnels, c'est tous des psys, ils ne connaissent rien en monde du travail », c'est faux. Franchement les formateurs professionnels, connaître son métier, c'est compliqué. Et puis il faut avoir le temps, les ressources, les éléments pour motiver les jeunes, les accompagner. C'est un peu une cible facile. Et puis moi je trouve que la nouvelle stratégie et la nouvelle façon de communiquer de l'OCOSP amène des très bonnes choses? Et puis en fait, on essaie tous de tirer de la même direction.

Mathieu Bernard: On a encore juste quelques minutes, vous qui écoutez, il y a-t-il une question supplémentaire par rapport à ce qui a été dit, un commentaire?

Public: On parlait avant des parents ou de l'école, des enseignants, etc. Et moi en fait je l'ai vécu. Donc c'est les parents déjà au début qui m'ont mis des peurs « ne fais pas ça parce qu'il n'y a pas de débouchés ». Même encore maintenant, je suis vraiment connectée à mon envie, mais il y a quand même encore les parents, des fois, qui interviennent « je veux que tu sois cadre, ... ». Bah voilà, des peurs, des peurs, des peurs. Et c'est là que quand on a un accompagnement avec quelqu'un, il va nous aider justement un peu à les creuser tout ça.

Mathieu Bernard: Vous, vous avez bénéficié ici, à Jobtrek, d'un suivi avec des coachs. Est ce que ça résonne pour vous? Est ce que vous aviez des peurs qui ont pu être désamorçées?

Rafael:

Moi, encore hier, j'ai changé de projet professionnel. En rentrant chez moi, j'annonce à ma mère « voilà, c'est ça que je veux suivre » et elle me dit « y a pas de débouchés », mais elle ne pense pas à mon envie.

Et puis les écoles, on peut nous dire une fois « l'apprentissage c'est bien », mais en VP, on vous dit mille fois « le gymnase, c'est bien » et c'est ça qui rentre, ce n'est pas la seule fois qu'on nous a dit que l'apprentissage c'est bien.

Je trouve qu'il faudrait plus encourager les jeunes à prendre des risques, à faire des fautes. Parce que moi j'ai toujours méga peur de faire faux et je me dis que si je fais faux, c'est de ma faute. C'est quelque chose qui vient de moi alors que pas du tout, je dois en retirer des choses et apprendre. Et les gens qui sont dans ma classe, je pense qu'ils le prendraient encore pire que moi. Parce que je suis encore un peu conscient du fait que prendre des risques et faire des fautes, c'est bien, mais il y en a, la première fois où ils se prennent un non, ils vont se renfermer et ils ont peur de réessayer.

André Hungerbuehler:

C'est très vrai ce qui a été dit sur les peurs, c'est bien ça qui immobilise, donc qui stoppe le mouvement de vie, donc l'envie. On est vraiment dans ces phénomènes-là, et là on a besoin de soutien quand cela nous arrive. Alors souvent les premiers qui donnent ce soutien, ce sont les potes, parce qu'ils sont tout près. Et si on ne les a pas, c'est vrai qu'il y a des professionnels autour, et il faut encourager à aller les trouver parce qu'on est là pour ça. Clairement, on est là pour aider ou accompagner dans ces moments. Ça paraît vraiment très important de pouvoir le dire. Et d'ailleurs, c'est marrant, en anecdote je notais à quel point c'est une métaphore de combat qui est utilisée pour parler du monde professionnel : « Je dois me battre, je dois gagner, je dois être le meilleur. À quelle sauce je vais être mangé ? etc » Mais on devrait aussi évoquer tout ce que je vais pouvoir développer, que ça va être bien car je vais pouvoir développer des compétences, je vais voir d'autres manières de faire. Il y a des gens qui font des trucs hyper bien et on va pouvoir partager des choses ensemble. C'est quand même un peu plus inspirant que quand il faut se battre en permanence.

Public:

Oui, je voulais vous dire merci pour tout ça. Il y a beaucoup de résonance. Mais du coup ça me permet aussi d'avoir un regard différent sur l'insertion et dans mon expérience en tant que maman, dans l'insertion, avec un enfant en décrochage scolaire, en VP a Bercher. Je trouve que ce qui manque c'est le liant parce que chacun est spécialiste dans son domaine. Vous faites un gros boulot, l'école aussi. Mes enfants sont revenus en me disant je suis en VP, j'aimerais faire un apprentissage mais j'ose pas. Donc voilà, il y a beaucoup de choses qui résonnent, mais en tant que maman, ce qui me manque moi, c'est un liant. En fait, c'est trouver ma place. Ça n'a pas été facile, j'ai pas toujours eu une place en tant que maman. Trouver la place des parents, pouvoir aller aux bonnes portes et soutenir son enfant. Dans cette transition. C'est un point central.

André Hungerbuehler:

Oui, et ce n'est pas une mission simple parce que c'est une mission qui est à la fois une mission de soutien, qui permet l'indépendance, mais qui ne nie pas la dépendance. Je suis aussi papa, et je sais que ce n'est pas évident quand même cette période-là. Il faut pouvoir s'entraider entre parents aussi si c'est possible. Et moi je dis aux parents n'hésitez pas à venir nous trouver aussi. Parce que les conseillers-ères en orientation, les psychologues anciennement, on est là pour ça, on accueille les familles. Et moi, pas mal de fois, j'ai écouté les parents, parce qu'effectivement, entre les envies qui étaient les leurs mais pas tellement ceux de des jeunes, il fallait ensuite donner la parole aux jeunes pour qu'ils puissent s'entendre et s'écouter. Il n'y a pas que les jeunes qui ont peur. Les parents, aussi ont peur. Ils craignent que leur enfant ne soit pas au mieux de ce qu'ils aimeraient.

Public:

Je suis maman aussi d'un enfant de treize ans qui est en VP. Dès les débuts, il ne se donne pas son maximum de potentiel. Il a le potentiel d'aller très haut, très loin. Et lui m'a dit : mais maman, en fait, moi je suis sûr de vouloir faire un métier manuel. C'est un enseignant qui lui a dit : tu sais, en VP, tu peux aussi faire un métier manuel, mais par contre, ça t'ouvre d'autres porte si tu veux devenir ingénieur ou si tu veux aller plus loin dans ces métiers là qui nécessitent la technologie ou autre chose. Et lui ça la fait réfléchir et finalement, il est quand même aller en VP. Mais parfois je pense que au delà des peurs, il faut aussi voir la personnalité de l'enfant. Et ça je pense que, à l'école, il y a des tests qui peuvent se faire là dessus aussi.

Public: Et il y a des enfants qui commencent des psychothérapie très tôt, ça veut dire qu'on se cherche et puis qu'on se trouve, et puis qu'il y a des schémas et des outils.

Je trouve dommage qu'on ne trouve pas tous ces gens là aussi qui font très bien leur boulot. Ce n'est pas l'école le problème, c'est certaines personnes, c'est finalement une minorité qui péjore.

Mathieu Bernard: On ne sera pas juge pour ce soir pour ces personnes là. Avec Jobtrek, on a déjà les yeux sur 2023. On a ce mot en bouche qui est « espoir » pour l'année prochaine. Espoir pour la jeunesse, pour l'insertion, pour le système, etc.

Si on devait partir de ce mot « espoir », dire une phrase qui résonne avec ça. Par exemple dans le monde de l'école, de ce que vous voyez s'ouvrir.

Marc Chablaix: Bien sûr, l'espérance, elle fait partie de la vocation d'enseigner. Les jeunes, ils nous donnent de l'espoir tout le temps parce qu'ils sont incroyables. Donc moi, j'ai de l'espoir parce que je vois que l'école change dans une direction qui me semble aller plutôt dans une voie qui va favoriser la voie de l'apprentissage. Et j'espère que le climat sanitaire va faire en sorte que voilà, les gens vont pouvoir aussi pouvoir consacrer leur énergie, vivre quelque chose positif. Donc espoir, ouais, à plusieurs niveaux. Mais oui, si l'école mute gentiment vers quelque chose de plus chouette, communiquons ensemble. Il y a beaucoup de choses qui existent, il y a forcément une voie pour chacun.

Mathieu Bernard: Baptiste Muller, est ce que vous êtes plein d'espérance pour cette nouvelle année?

Baptiste Mueller: Oui, bien sûr. Moi, ce que je vois, c'est qu'on a une jeune génération qui est de plus en plus en quête de sens et qui veut contribuer à changer le monde. Et je pense que nous, on doit faire en sorte de leur montrer qu'ils vont pouvoir le faire et que, en particulier par la voie de la formation professionnelle, ils arriveront à le faire.

Aude Métral: Moi j'ai l'espoir qu'on va toujours pouvoir mieux et plus travailler ensemble. Et puis ça je vois que c'est amorcé. Et puis j'ai vraiment l'impression que c'est dans cette direction aussi qu'on va pouvoir faciliter et favoriser la formation professionnelle et puis la place des jeunes là où ils ont envie d'être.

André Hungerbuehler: Moi j'en ai deux d'espairs. J'aimerais bien que quand on finisse quelque chose, ça puisse embellir ce qui va advenir. Quand on finit l'école, que ça embellisse la formation professionnelle pour la suite. Puis l'autre chose va un peu dans ce qui a été dit. Je m'aperçois que pour une grande partie de la population et du monde, on s'interroge sur ce que je veux, ce que les entreprises veulent. Mais il va être urgent de s'interroger sur qu'est-ce que le monde exige de moi. C'est une vue un peu plus large. Comment je réponds aux exigences et aux nécessités du monde. Même si l'argent reste une motivation pour travailler, peut être qu'un jour on va aussi travailler pour le respect de la planète et que ce sera une composante du monde du travail. Cela va dans le sens du développement de la vie, de la planète et pas seulement du mien. Je pense même qu'il y a une certaine urgence dans ce domaine.

Mathieu Bernard: Les jeunes, vous êtes plein d'espoir pour ces années qui sont devant vous avec ce qu'on entend sur le monde professionnel.

Leon Gonçalves: Oui, c'est bien de voir qu'il y a des choses qui se mettent en place et qu'on est bien entouré, qu'on n'est pas tout seul dans notre formation.

Rafael: Moi j'ai plein d'espoir parce qu'il y a plein de gens ici qui veulent m'aider, moi et les gens de mon âge, des gens plus jeunes et plus âgés. Et puis ce qui ne va pas, j'ai envie de le changer et ce qui va bien, de continuer comme ça.

Mathieu Bernard: Je remercie chacun de vous pour votre écoute, votre participation. C'était riche de sens.